



Chroniques



LES MAINS DANS LES POCHEES VÉRONIQUE OVALDÉ

L'ŒUVRE DE MAGDA SZABO est marquée par la sauvagerie. *Le Faon* en est la magistrale expression. Ce roman dit l'inconsolable peine du déclassement (Eszter est la fille d'aristocrates intellectuels déçus qui rêve de « cuisine parfumée au saindoux »), il dit la compromission (enfant, elle supporte les caresses de sa tante « comme une petite putain »), il dit l'amour fou et vandale, il dit surtout la redoutable immortalité de la jalousie. Parce que Eszter est, depuis toujours, consumée par la jalousie. Même maintenant qu'elle est une comédienne adulée, elle nourrit pour Angela une haine sans pareille. Elles se connaissent depuis l'enfance. Angela n'est que fragilité, beauté et innocence.



Ce qui est une protection exemplaire contre le désarroi et la peur. Tout le monde aime Angela, « on écartait jusqu'aux cailloux sur son chemin ». Elle s'occupe des orphelins en ces temps d'avènement d'un monde de brigands – le communisme hongrois des années 1950. Et surtout

elle est l'épouse de l'amant d'Eszter. *Le Faon* est un grand récit d'expiation, une confession pleine de rage et de détresse, admirable d'exigence et de lucidité : « J'ai ri du monstre que j'étais. » Ce sont les allers-retours d'une pensée de la destruction : le frottement passé-présent crée des étincelles et tout pourrait bien cramer. En lisant *Le Faon*, je pense à Magda Szabo elle-même, qui décida de ne jamais avoir d'enfant pour ne pas risquer de donner prise à l'oppresseur. Je suis impressionnée par sa radicalité. C'était peut-être le genre de femme, comme Eszter, à aimer mieux le cadavre de l'autre plutôt que son absence.

IL Y A UN TYPE UN PEU COMME ÇA dans *Or*, d'Audur Ava Olafsdottir. C'est Svanur, le voisin de Jonas, qui fait partie de ces hommes qui préféreraient penser à leur épouse plutôt que l'avoir auprès d'eux. Jonas, lui, est malheureux, sa femme l'a quitté et il vient de découvrir que sa fille chérie n'est pas sa fille. Il pense sérieusement en finir – « sur quoi est-ce qu'on tire au mois de mai sinon sur soi-même ». Mais *ör* en islandais signifie « cicatrice » – c'est un nom neutre qui dit simplement que nous avons « affronté la bête sauvage et survécu ». Et le cœur, n'est-ce pas, est



« si près de la surface ». Alors Jonas, plutôt que de se tirer tout de suite une balle dans la tête, va partir pour un pays dévasté par la guerre, armé de sa perceuse et d'un rouleau de ruban adhésif pour essayer de rafistoler un monde en miettes. Il faut savoir le plaisir qu'il y a à retrouver un livre

d'Audur Ava Olafsdottir. Ses livres sont des rivages. Habités de gens qui s'évertuent à faire de leur mieux « en tant qu'être humain ».

Quand il était enfant, Jonas voulait « consoler le monde », maintenant il le répare. Avant de partir pour ce pays de guerre et de poussière, il passe saluer son voisin qui essaie toujours de combiner dans la conversation ses deux passions : la condition des femmes dans le monde et les véhicules à moteur. Et il va voir sa mère à la maison de retraite qui semble sur une fréquence temporelle alternative. Jonas est un homme qui sait exprimer sa gratitude, qui remercie sa mère de l'avoir mis au monde et les filles d'avoir couché avec lui. Lire un livre d'Olafsdottir, c'est comme d'être assis sur un parapet de verre, cette



fragilité et la conscience de cette fragilité sont toute la beauté de la vie, notre privilège et notre malédiction. Mais, nous, répète-t-elle sans cesse avec sa délicatesse et sa fantaisie, on peut penser chaque jour à la mort et y trouver une forme de réconfort. ■

► **Le Faon**

(Az oz),
de Magda Szabo,
traduit du hongrois
par Chantal Philippe,

Le Livre de poche, 288 p., 7,90 €.

► **Or,**

d'Audur Ava Olafsdottir,
traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson,
Zulma poche, 208 p., 9,95 €.

PHOTOS PHILIPPE MATSAS, LAURENT SEKZIK, BRUNO LEVY



Chroniques



LE FEUILLETON

CAMILLE LAURENS

Une Islandaise éruptive

DE L'ISLANDE, MÊME SANS Y ÊTRE JAMAIS ALLÉ, ON CONNAÎT GÉNÉRALEMENT TROIS CHOSES. Ses volcans aux noms mythologiques et leur panache de cendres, d'abord. La passion littéraire de son peuple, ensuite. Cette île de l'Atlantique Nord compte en effet, proportionnellement à ses 350 000 habitants, non seulement le plus grand nombre de lecteurs au monde, mais aussi beaucoup d'écrivains qui, des sagas médiévales au polar contemporain en passant par un Prix Nobel (Halldor Kiljan Laxness, en 1955), portent haut la puissance d'une langue millénaire. Son féminisme, enfin : elle a été le premier pays à élire une présidente au suffrage universel et à appliquer un strict programme d'égalité des genres.

Volcanique, littéraire, féministe : ces trois clichés sur l'Islande s'avèrent avec bonheur parfaitement justifiés dans le nouveau roman d'Audur Ava Olafsdottir, révélée en France par le très beau *Rosa Candida* (Zulma, 2010). Contrairement à ce que son titre semble annoncer, *Miss Islande* n'est pas un livre sur les concours de beauté – ou alors en négatif, puisqu'il s'agit pour l'héroïne d'échapper au destin de ravissante potiche que la société patriarcale voudrait lui imposer. Elle a, de naissance, certaines dispositions à la rébellion incandescente puisque son père l'a baptisée Hekla, du nom d'un volcan qui « bouillonne encore sacrément » et au pied duquel elle apprend dès son

jeune âge « la langue des éruptions ». Quand elle quitte, à 21 ans, les terres rurales de la Saga des Gens du Val-au-Saumon (oui, la pêche, aussi, j'oubliais) pour s'installer à Reykjavik, la capitale, elle emporte avec elle *Ulysse*, de Joyce (1922), sa machine à écrire Remington et trois manuscrits.

Car Hekla est écrivain – nous sommes en 1963, on ne dit pas encore « écrivaine », et la fine traduction d'Eric Boury respecte d'autant mieux la vérité historique que l'auteure en fait elle-même le constat : « *Poète* est un mot masculin. » Pour vivre, elle est serveuse dans un café mais elle arrime son rêve ailleurs : « *L'écriture est mon ancrage dans la vie. Je n'ai rien d'autre.* » Comme ce monde d'hommes, éditeurs compris, n'envisage pas qu'une femme puisse avoir du talent, elle écrit sous pseudonyme. Et quand elle rencontre Starkadur, poète de son état, qui lui déclame parfois d'un air inspiré des vers en toc, elle emménage avec lui en acceptant le seul rôle vacant pour elle, celui de muse. « *Tu es ma Pénélope* », lui dit-il, sans même imaginer que son métier à tisser est une machine à écrire planquée sous le lit. Seuls quelques proches connaissent son secret et partagent son désir d'accomplissement dans l'art. Son amie d'enfance, Isey, mère et femme au foyer, éprise de littérature, écrit aussi, mais elle dissimule son carnet dans un seau pour que son mari n'en sache rien. Quant à Jon John, son confident, il est homosexuel, passionné de stylisme mais contraint de s'embarquer sur des



bateaux de pêche où il subit humiliations, menaces et coups.

L'une des beautés du roman d'Olafsdottir est de donner beaucoup de place à ces personnages dont elle fait des portraits précis et délicats, et qui, loin d'être secondaires, incarnent sans aucune lourdeur symbolique les différents « possibles » d'une même aspiration. Ces trois amis ont en commun la nécessité de cacher ce qu'ils sont afin de résister à l'oppression qui voudrait les contraindre à être ce qu'ils ne sont pas. Leur combat individuel trouve des issues différentes. Face à l'incompréhension de son mari, Isey « replie ses ailes » et se contente d'espérer désormais que « le poissonnier emballera [son] aiglefin dans un poème ». Jon John intériorise les insultes – « Je suis un criminel, un déviant, un malade. Je suis une infamie » – avant de s'exiler pour survivre. « C'est si difficile de ne pas avoir peur », explique-t-il.

Sans doute faut-il la force du volcan pour résister à tout, comme Hekla. Le « poète », à qui elle a pourtant fini par avouer qu'elle écrit, lui offre-t-il un livre de cuisine pour Noël ? Elle ne compte pas passer sa vie à « faire bouillir du poisson sur la cuisinière Siemens » et l'affirme : « Je poursuis mon texte, je le maintiens en vie. » Veut-il savoir ce qu'il représente pour elle ? « Tu es un homme. Avec un corps », lui répond-elle, le laissant interloqué par ce renversement de perspective. Les clients du café la harcèlent-ils ? Elle ne cède pas et trace sa route : « Je suis en vie. Je suis libre. Je suis seule. » Sous la fluidité de sa narration, dans une langue dont la précision minérale s'allie à la mélancolie comme à la drôlerie parodique, ce roman est empreint d'énergie militante.

Depuis ces années 1960 où si peu d'espace était accordé aux minorités opprimées, on mesure le chemin parcouru.

Dans une langue
à la précision minérale,
« Miss Islande »,
d'Audur Ava Olafsdottir,
est empreint d'énergie
militante

Hekla incarne une merveilleuse héroïne féministe, décidée, combative, mais aussi tenue au compromis pour préserver sa force créatrice. Remington plutôt que Siemens, certes, mais aussi écrire plutôt que vivre. La conquête de la liberté a un coût, et la dernière page du roman le montre avec une cruauté presque légère. L'essentiel, dans ce rude climat islandais où la nuit est si longue, est d'avoir le feu sacré et d'inventer sa partition : « Je tiens ma baguette de chef d'orchestre et j'annonce au monde qu'il peut désormais exister. » Le monde l'en remercie, car la musique est belle. ■



► Le feuilleton

La greffe Eric
Chevillard-
Hubert Haddad
prend

Chroniques

Le feuilleton

D'ÉRIC CHEVILLARD

Un nouveau cas de figure



GREFFONS-NOUS les uns aux autres, telle serait la véritable formule de l'universel amour. L'embrassade tentaculaire et polycéphale de tous nos corps confondus. Je te touche et nous ne formons plus qu'un, nos veines et nos nerfs se connectent, nos amis puis les amis de nos amis s'agrègent bientôt à ce prodigieux organisme irrigué par un sang unique où bat la pulsation de tous nos cœurs vaillants. Bien lâche nous semblera l'étreinte sous le drap lorsque nous aurons connu l'étreinte sous la peau – une seule et même peau parfaitement couturée, suturée, cicatrisée, nos corps dessous attachés par les doigts, par les reins, liés par les humeurs, ayant aboli leurs différences et la distance entre eux. Baudelaire parle de « *l'ineffable orgie* » à laquelle se livre le poète qui pénètre par empathie dans la conscience de chacun des individus composant une foule et voyage de l'un à l'autre. Cette orgie sera plus voluptueuse encore lorsque nous partagerons le même corps.

Mais je rêve. J'oublie les phénomènes de rejet souvent consécutifs aux greffes et transplantations. Puis les écrivains qui ont spéculé autour de ces questions sont arrivés à des conclusions moins enthousiastes, pour ne citer que *L'Île du docteur Moreau*, de H. G. Wells (1896). Cependant, les progrès de la chirurgie sont tels que certains protocoles d'intervention rigoureux recourent aujourd'hui de vieux scénarios de science-fiction délirants. Un neurochirurgien de Turin, Sergio Canavero, prétend depuis quelques années être en mesure, si on lui en donne les moyens, de transplanter une tête. Or,

écrit Hubert Haddad dans le prologue de son roman, *Corps désirable*, « *tout ce que promettent les sciences se réalisera fatalement* ». Et donc, le jour viendra, selon lui, où la tête de l'homme sera en effet aussi mobile que son chapeau et changera de corps dès que le premier accusera un coup de fatigue.

Fascinante et redoutable perspective que la communauté scientifique estime encore bien incertaine, bien lointaine en tout cas, et dont Hubert Haddad précipite l'échéance dans son roman sans cacher ni la source de son inspiration ni sa défiance : son chirurgien se nomme Giorgio Cadavero, il ne s'embarrasse guère des questions éthiques et philosophiques que son projet soulève pourtant en nombre et auxquelles le romancier va s'intéresser à sa place avec beaucoup de gravité. Hubert Haddad ne néglige rien. La technique de la greffe semble n'avoir aucun secret pour lui, je lui confierais sans peur mon auriculaire à recoudre. Et sa connaissance du sujet, osons le dire, donne du corps à son propos.

L'intrigue romanesque est ici un prétexte permettant de mettre en scène le cas d'école. Elle prend sur la fin un tour criminel un peu forcé, mais qu'importe. L'écriture est belle, déliée, y compris dans les passages où l'auteur s'interroge sur les enjeux de cette chirurgie thaumaturgique.

Cédric Allyn-Weberson est le fils d'un magnat de l'industrie pharmaceutique avec lequel il a rompu tous les ponts. Journaliste d'investigation signant ses articles d'un nom d'emprunt, il s'acharne même contre les grands laboratoires



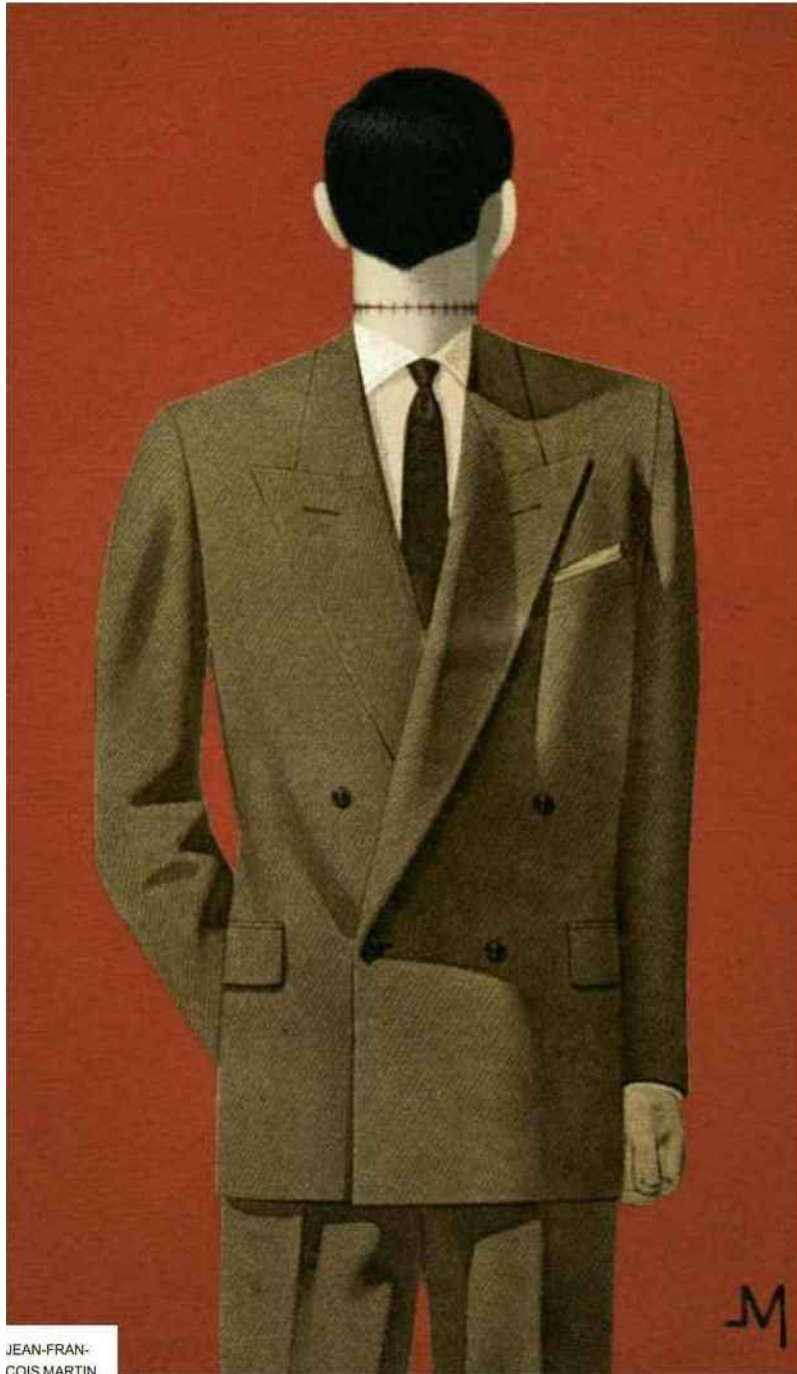
dont il dénonce les méthodes et les pratiques. Il est par ailleurs un « *quelconque aspirant aux étourderies du bonheur* », amoureux de Lorna, journaliste elle aussi, dont les charmes font tourner bien des têtes. Celle de Cédric est pourtant bien plantée sur ses épaules encore lorsqu'il part avec elle en croisière au large de la Grèce. La chute d'un treuil brise sa colonne vertébrale et son destin du même coup, le réduisant à l'état de « *spécimen clinique* ». Son père met alors sa fortune au service des ambitions du docteur Cadavero. Cédric, persuadé de ne pas survivre à l'opération, accepte l'idée de la transplantation de sa tête sur le corps d'un donneur en état de mort cérébrale.

Hubert Haddad décrit l'intervention en détail. Tout paraît crédible, contrairement aux extravagances du roman gothique. Cela accroît le malaise du lecteur qui assiste à la fabrication d'un monstre humain dont les créateurs ne manquent pas d'arguments. Si les médecins arrachent à la mort un homme condamné dès lors à une vie végétative, n'ont-ils pas le devoir de tout faire pour lui rendre son autonomie ? N'est-ce pas la poursuite du même soin ? Il y a tout de même un moment de flottement dans la salle d'opération lorsque l'on rapporte la tête sur le tronc du donneur : « *C'était elle, le greffon !* » Hubert Haddad anticipe les réactions probables : malades tentés par l'intervention, réserves des théologiens, débats sur l'identité génétique, la paternité, l'immortalité.

Cédric, pour sa part, ne sait plus qui il est : « *Il n'y avait plus rien, en dessous et au bout de lui, qu'une douleur immense pareille à la mémoire perdue des gestes et des étreintes. Il tombait en tournoyant dans l'abîme d'une anatomie inconnue, il allait s'écraser contre un dallage d'oubli, au plus profond, dans quel tombeau !* » Lequel est surtout un puits de questions. Le lecteur vit avec lui cette expérience dans l'espace du songe et de la spéculation, jusqu'à ses implications ultimes. Le réel n'aura plus rien à nous apprendre. En l'occurrence, le bistouri ne saurait être plus acéré que la plume. ■

CORPS DÉSIRABLE,
d'Hubert Haddad,
Zulma, 176 p., 16,50 €.
Signalons, du même auteur,
la parution de Ma,
Zulma, 256 p., 18 €.

**La technique
de la greffe semble
n'avoir aucun
secret pour Hubert
Haddad, je lui
confierais sans peur
mon auriculaire
à recoudre**



JEAN-FRAN-
ÇOIS MARTIN

Chroniques

Traduire, dit-elle

AGNÈS DESARTHE
écrivaine

Prêter l'oreille



COMME CERTAINES personnes adeptes des sports extrêmes, j'aime vivre dangereusement : je lis dans les couloirs du métro, les escaliers et, parfois, arrivée à destination, je continue dans la rue. Place Johann-Strauss, je tenais mon livre ouvert, accordant toute ma confiance à mes pieds qui devaient retrouver seuls le chemin du paddock. Mon esprit n'avait que faire des trois marches à descendre, du socle de la statue à contourner, des feuilles roussies et détremées qui tissaient un tapis glissant sur l'asphalte. Mon esprit avait été capturé, il ne m'appartenait plus. Arrivée face à ma porte cochère, je me mis à pleurer. Rien à voir avec une attaque fulgurante de désespoir domestique. Je pleurais à cause de ce que je venais de lire. La fin d'une nouvelle. D'une nouvelle qui n'était même pas triste. Et pleurer, comme ça, dans la rue, non pour une tragédie, mais à cause de la beauté, était un luxe, une pluie d'été.

J'entends souvent dire des nouvelles qu'elles sont d'une lecture malaisée : à peine y est-on entré qu'on doit en ressortir ; elles ne tolèrent pas l'imperfection ; les recueils manquent souvent d'unité. Une excuse de plus, pensé-je, pour ne pas en lire. Celles que j'avais entre les mains ce jour-là étaient disparates par leur thématique, leur ton et, pour couronner le tout, elles avaient des

auteurs différents.

Snapshots. Nouvelles voix du Caine Prize regroupe les textes de six écrivains sélectionnés pour « le plus important prix de littérature africaine contemporaine » (selon l'*International Herald Tribune*) et c'est une merveille de livre. Les voix qui s'élèvent d'entre ces pages sont vigoureuses et confiantes. Elles ignorent encore la lourde tâche fossilisante du roman. Sika Fakambi, qui nous avait déjà éblouis par son travail sur l'auteur ghanéen Nii Ayikwai Parkes, les a traduites.

Comme un grand comédien

Ce qui frappe chez Fakambi, c'est son agilité, sa souplesse. On l'imagine aussi juste dans le gosier d'une héroïne d'Henry James que dans la bouche d'un garçon des rues vivant sur une décharge. Un grand traducteur, c'est un peu comme un grand acteur : il reste lui-même et, pourtant, il peut tout jouer ; c'est lui que l'on veut admirer, mais on l'oublie au profit de ce qu'il incarne. Paradoxe d'une présence si puissante qu'elle s'asservit volontiers. Aucune caricature chez Sika Fakambi, aucune transposition tirée par les cheveux – danger qui guette tout traducteur de patois, qu'il soit régional ou argotique. La performance est d'autant plus remarquable que le français, on le sait, est rétif à toute altération. Les niveaux de langue y sont plus réduits en nombre et plus étanches qu'ailleurs. Le ridicule et l'artificialité menacent. En particulier dans ce recueil, où le ton change à

chaque histoire. La force de la traductrice réside dans le fait qu'elle refuse le putsch linguistique. Sika Fakambi prête l'oreille.

Ces nouvelles sont, pour certaines, déchirantes. Il s'y reflète une brutalité singulière : corps malmenés, vies confisquées, absence de perspectives. Pourtant, grâce à la vigueur des voix, réunies en chorale sous la baguette d'une traductrice libre et habitée par la joie de transcrire et d'écrire, l'exaltation l'emporte sur le chagrin. ■

SNAPSHOTS.

NOUVELLES VOIX DU CAINE PRIZE, No Violet Bulawayo (Zimbabwe), Constance Myburgh (Afrique du Sud), Olufemi Terry (Sierra Leone), Rotimi Babatunde, Tope Folarin et Chinelo Okparanta (Nigeria), traduit de l'anglais par Sika Fakambi, Zulma, 224 p., 18 €.

Les écrivains Agnès Desarthe, Camille Laurens, Pierre Lemaitre et le sociologue Luc Boltanski tiennent ici à tour de rôle une chronique.